

**Discours de Monsieur le préfet  
à l'occasion de la cérémonie d'inauguration de l'exposition  
« l'Eure dans la guerre de 1914 à 1918 »**

*Archives départementales - Évreux, le jeudi 13 novembre 2014*

Outre le plaisir d'y participer, je veux vous témoigner ma gratitude à vous Monsieur le Directeur départemental mais aussi à Ludivine PONTÉ, votre adjointe, pour le remarquable travail que suggère cette magnifique exposition sur la grande guerre qui exhorte, une fois n'est pas coutume, non pas l'héroïsme qui s'exprima sur la ligne de front et dans les combats, dont le département de l'Eure fut épargné, mais l'extraordinaire souffrance du camp arrière, c'est-à-dire de tout ceux qui dans l'Eure, comme dans la plupart des départements français assumèrent un quotidien difficile de travail et d'épreuves avec comme pensée constante soit le deuil, soit l'espérance du retour du père ou du mari aimé.

Cette exposition s'inscrit dans le cadre du centenaire de la première année de guerre 1914-1918, dont les événements commémoratifs, organisés partout en France, marquèrent cette année 2014. Vous avez rassemblé, dans ce parcours mémoriel de la vie du département de l'Eure dans la grande guerre, des témoignages, objets, correspondances qui nous rappellent, avec émotion, l'existence et la souffrance de ses grands témoins, les grands parents des cinquantenaires dont je suis et qui sont tous aujourd'hui disparus.

Devant cette expression d'un passé pourtant récent, nos pensées reconnaissantes vont vers la cohorte muette des 1 400 000 « poilus », morts pour la France. Ce nombre écrasant, presque inimaginable, nous impose, cent ans après : humilité et respect.

Pour mieux exhorter au pardon réciproque les Nations belligérantes de 1914, ces mêmes Nations qui sont aujourd'hui partenaires et amies, songeons que ces soldats de la grande guerre, qui ont fait la gloire des armes de leur Pays, qu'ils soient français ou allemands, se sont battus sans avoir le temps d'imaginer, entre deux pilonnages d'artillerie, qu'un jour viendrait la réconciliation.

Comment ces hommes, dans l'enthousiasme de leurs 20 ans, pouvaient-ils espérer que de leurs souffrances et du feu de l'enfer, l'Europe qui malheureusement ne fera pas l'économie d'une seconde guerre mondiale et de crimes odieux contre l'humanité saurait, 30 ans plus tard, vaincre enfin ses vieux démons.

La paix que nous connaissons depuis 70 ans n'est pas un miracle, elle est le fruit d'une maturité nourrie par le cruel sentiment de la mort inutile qui fut porté, d'abord, par les femmes privées définitivement de leurs enfants. Mais cette paix est aussi l'expression d'une volonté politique dont la France fut l'instigatrice avec Robert Schuman qui, par sa déclaration du 9 mai 1950, fonde le principe d'une Union Européenne. Cette volonté politique a traduit une conscience partagée que les peuples de la vieille Europe constituaient une même communauté de destins inéluctable liant leurs sorts et leurs espérances.

Pour belle et généreuse que fut l'idée, on mesure la force de conviction qu'il fallut pour faire entendre un message de concorde et d'union à des peuples qui se combattaient depuis 10 siècles. Mais cette force de conviction eut un soutien, celui des horreurs des deux guerres mondiales ; aucune Nation ne voulait, ne pouvait imaginer les revivre !

Pour les 50 Pays engagés dans la grande guerre, ce conflit fut un funeste paroxysme, celui d'une dureté qui rendra étonnamment acceptable le tribut de la vie et de la mort sans limite. Sur les lignes de front, les conditions d'existence et de combats furent effroyables et peu économes en cœurs battants pour la Patrie respective de chacun de ces hommes, quel que pût être son camp.

Ces soldats, venus des quatre coins du Monde, mouraient les armes à la main, parfois ensevelis vivants par le rejet des obus qui, quatre ans durant, firent saigner notre sol national. Jamais, avant ce conflit, la terre de France ne fut une aussi grande et lugubre sépulture.

Dans l'horreur de la grande guerre, isolons les cinq premiers mois puisque le centenaire est d'abord celui de l'année 14. Nos soldats, mobilisés le 2 août 1914, avaient la certitude d'une victoire rapide et même si l'image de « la fleur au fusil » entretient un mythe romanesque, il est vrai que ce jour de mobilisation sonne aussi, comme toujours, le signal d'une revanche : celle de la guerre précédente, celle que la France avait perdue.

En effet, le traité de Francfort du 10 mai 1871, scella le sort de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine que l'Allemagne victorieuse avait annexées. Depuis cette date, la « ligne bleue des Vosges » animait un sentiment collectif de revanche, elle était devenue le symbole d'une obsession patriotique et d'une humiliation nationale à laver, comme le traité de Versailles du 28 juin 1919 le sera, plus tard, pour les Allemands.

C'est d'ailleurs une leçon de l'Histoire, malheureusement trop souvent oubliée, que celle de faire comprendre combien il est nécessaire de ne jamais humilier le vaincu, car c'est de l'humiliation que se nourrissent les plus irréductibles haines.

Pour les soldats de 14, cette « ligne bleue des Vosges » fut, dans les premiers jours de leur engagement, une motivation sublimée ; certains évoquent encore la mémoire de Jean Allard-Méeus, poète et officier Saint-Cyrien ; il avait été l'instigateur du « serment de 14 » pour la promotion sortante de sa chère école. Évoquant, au contact des Allemands, cette terre de France perdue en 1871, il écrivait : « *si une larme montait à nos yeux et un sanglot à nos cœurs, ils ne nous ont pas vu pleurer, c'est déjà notre première victoire ; la seconde, la grande, ils l'ont devinée dans l'éclair de volonté, d'orgueil et de courage qui brilla dans nos regards, de tous nos sentiments, ce fut le seul reflet qu'ils aient surpris* ». Cet officier est mort le 22 août 1914. Ce même 22 août, qui sera la journée la plus meurtrière de toute la guerre, 27 000 de nos soldats perdirent la vie et autant du côté allemand.

Je veux restaurer le souvenir de quelques grands noms qui sur la stèle du Panthéon sont inscrits parmi les premiers morts de l'été ou l'automne 1914 : Joseph de Marliave, mort le 24 août, et auquel Maurice RAVEL rendra plus tard hommage dans sa suite pour piano « *le tombeau de Couperin* » ; Charles PÉGUY, tué le 5 septembre d'une balle en plein front ; Alain FOURNIER, auteur du « *grand meaulnes* », mort le 22 septembre, à 27 ans.

Mais avec encore plus de force, je dédie à vos pensées tous ceux auxquels la postérité n'a rien rendu, sinon d'être morts pour leur patrie en pensant, pour ceux d'entre eux qui en eurent le temps, aux êtres aimés qu'ils allaient abandonner à la souffrance du deuil ; tous ces anonymes, cette brave et valeureuse multitude de soldats inconnus, parfois venus de lointains continents et morts pour la France.

Certes, la Normandie ne fut pas le théâtre des combats, comme en Picardie si proche, mais ses habitants payèrent également un lourd tribut à ce conflit.

Assez proche de la ligne de feu, cette guerre a apporté, dans l'Eure, son lot de souffrances. L'accueil de nombreux réfugiés, la satisfaction des besoins vitaux devinrent rapidement des tourments chaque jour renouvelés. Les nombreux hôpitaux militaires ou de campagne installés dans le département géraient un flot continu de blessés et de mourants, avec des médecins secondés par de nombreuses femmes qui travaillaient au mépris de l'épuisement.

Sur le champ d'honneur, 9000 soldats Eurois trouvèrent la mort. En 1924, Paul VALÉRY écrivait dans « La crise de l'esprit » : « *Il a fallu, sans doute, beaucoup de science pour tuer tant d'hommes, dissiper tant de biens, anéantir tant de villes, en si peu de temps* ».

L'armistice de 1918 fera cesser le fracas mais ne réparera pas le deuil et les blessures. La France sur le sol de laquelle le conflit s'est déroulé est comme sous un linceul inlassablement mouillé de larmes. Avec ses 4 millions de blessés, ses 700 000 veuves et son million d'orphelins, notre Pays est plongé dans une détresse que renforcent les immenses dégâts provoqués par le feu. Ces dégâts formaient une cicatrice de 700 km de la mer du nord à la frontière Suisse ; 700 kilomètres qui ont ravagé 3 millions d'hectares de terres agricoles et détruit 350 000 maisons jusqu'à la cendre.

L'Europe, qui dominait le monde au début du siècle, sortait du conflit traumatisée, divisée et durablement affaiblie. Cette guerre totale marquera la fin d'une époque ; la fin d'une foi aveugle dans le progrès infini ; la fin du culte de la supériorité intellectuelle et du savoir européens. En France, les valeurs qui avaient préparé la Révolution française, celles de Montesquieu et de Diderot, furent abîmées par le carnage des tranchées.

Le bilan désastreux de cette grande guerre qui, contre toute espérance, ne sera pas « *la der des der* », empêchera tout triomphalisme au moment du cessez-le-feu. Nos poilus n'étaient pas heureux d'avoir gagné, ils étaient heureux d'en avoir fini avec l'enfer !

Une telle hécatombe ne nous autorise aucune satisfaction, sinon celle d'un constat : la guerre provoqua la première reconnaissance sociale et économique du rôle des femmes qui surent dépasser leur deuil pour donner à la France, comme à l'Allemagne d'ailleurs, dans tous les secteurs économiques, de la ferme familiale à l'industrie de l'armement, un engagement, une intelligence de situation, une résistance à l'effort et des compétences inouïes.

En dépit de l'horreur que suscitent la relation de ces faits historiques, le centenaire de la première guerre mondiale est un message universel, notamment pour notre jeunesse ; une occasion rare d'expliquer combien les situations de crise graves ne doivent pas, ne peuvent pas, être un prétexte à la désunion nationale. Au contraire, les crises fondent un devoir moral et incitent à l'intelligence pour dépasser nos différences et réaffirmer notre attachement et notre soutien sans faiblesse aux valeurs de la République.

Vous l'avez compris, l'année 2014 qui s'achève, a marqué un événement mémoriel et culturel de premier rang qui associa au devoir du souvenir, l'appréciation du sacrifice de toute une Nation, la nôtre.

Le département de l'Eure a contribué pleinement à la réussite de cet anniversaire, en lien avec le comité départemental du Centenaire de l'Eure, et tous les acteurs départementaux de la Mémoire, dont vous êtes. Je vous en félicite et je vous en remercie vivement, comme je remercie les nombreux maires qui sont présents ce matin et qui ont eu, durant la grande guerre, la douloureuse obligation d'annoncer aux familles de leur commune, leurs enfants morts au combat.

Puisque la vie d'une Nation anime, telle une respiration, le geste inconscient et collectif des hommes et des femmes qui s'y reconnaissent. Puisque la vie d'une Nation donne du sens à un sentiment diffus mais partagé que l'on nomme l'amour de la Patrie ; reconnaissons que les poilus de la grande guerre en furent de grands symboles sacrificiels.

Cette exposition à la fois très intime et très symbolique nous permet d'honorer la mémoire de ceux qui, sans le savoir, nous ont aidés à construire une Europe dans la paix. Notre devoir est désormais de protéger cet héritage ; cela ne va de soi et se construit par une volonté que nous devons individuellement démontrer ; une volonté qui se nourrit de notre attachement à la liberté mais aussi au devoir citoyen et à l'effort de chacun pour préserver la démocratie et la République.

René BIDAL